SUITE DEPECHES.

Bulletin météorologique.

Washington, 1er septembre—Indications pour la Louisiane—Temps généralement beau ; vents variables.

DERNIERE HEURE.

Lettres du lieutenant-colonel Henry.

Presse Associée.

Paris, France, 1er septembre—Le lieutenant-colonel Henry a laissé des lettres adressées au ministre de la guerre et au général de Boisdeffre dans lesquelles il dit qu'il ne s'est pas rendu compte de la gravité de l'acte qu'il a commis "seulement pour le bien de la cause".

Grande Excitation à Paris.

Presse Associée—

Paris, France, 2 septembre — L'affaire Dreyfus ne présente aucun aspect nouveau, mais des rumeurs de tous genres sont mises en circulation.

On annonce d'abord que Dreyfus est mort, aucune lettre n'ayant été reçue de lui depuis quelques semaines.

D'après un autre bruit le général de Boisdeffre, qui a donné sa démission de chef de l'état-major général, se serait suicidé.

Ces rumeurs sont indubitablement dénuées de fondement.

Le colonel Paty du Clam est en congé en Suisse, et la nouvelle de son arrestation donnée par "La Patrie" n'est aucunement fondée.

La disette d'informations n'a cependant pas diminué l'excitation à Paris.

Les commentaires vont leur train au sujet des motifs du suicide du lieutenant-colonel Henry.

Considérant que la nation entière a admis la culpabilité de Dreyfus on prétend que Henry a peut-être supposé qu'il agissait dans l'intérêt du pays en écrivant une lettre qui démontrerait la justice de la sentence rendue sans la publication des preuves réelles pour des raisons de haute politique.

Dans ce cas Henry peut avoir posé comme un martyr guidé par un patriotisme erroné.

Les traditions du département des renseignements, qui était au moment de la condamnation de Dreyfus sous la direction d'un anti-sémite en vue, auraient probablement, dit-on, conduit un homme d'esprit obtus, comme l'était le lieutenant-colonel Henry, à considérer la plus légère allusion à l'utilité de détruire l'agitation en faveur de Dreyfus comme un ordre de le faire par n'importe quel moyen.

Le colonel Sandhern, qui souffrait alors d'un commencement de paralysie, semble avoir été le chef d'un complot général pour chasser les officiers juifs de l'armée française.

Dreyfus un homme de manières hautaines mais possédant de vastes connaissances stratégiques, aurait naturellement été choisi pour victime des machinations.

On affirme que dans ses derniers jours le colonel Sandherr a été hanté de la crainte que la nature des preuves sur lesquelles le capitaine Dreyfus a été condamné fût révélée et ne vint affaiblir le prestige du département des renseignements, et qu'il aurait enjoint au lieutenant-colonel Henry, son subordonné, de préserver les traditions du département à tout prix.

La négligence des autorités qui ont laissé un rasoir en la possession de Henry et ne l'ont pas fait surveiller est considérée comme une connivence, un encouragement peut-être, puisque, d'après les règlement militaires, les officiers arrêtés doivent être constamment surveillés.

Or, le lieutenant-colonel Henry a été laissé seul pendant plusieurs heures, et il lui a été même permis de fermer la porte. S'il y a eu encouragement, la tâche n'a pas été difficile.

Si Henri avait été expulsé de l'armée il aurait perdu tous ses droits, ainsi que sa femme. En l'état de choses actuel sa veuve a droit à une pension.

Ceci semble le mobile qui l'aurait guidé, plutôt que la perte de la raison, une explication qu'on base sur la prétendue lettre incohérente qu'il aurait laissée.

Etant mort sans être condamné les honneurs militaires lui sont dûs, mais son frère conduira ses restes à Poigy, près de Châlons, où ils seront inhumés samedi prochain dans plus stricte intimité.

On dit ce soir que plusieurs officiers de l'état-major ont demandé de rejoindre leurs régiments.

La position du gouvernement est des plus délicates. Les notifications d'interpellation à la Chambre se multiplient.

On blâme le président Faure d'avoir quitté Paris dans un moment aussi critique. De grands efforts sont faits pour obtenir les signatures de députés en majorité nécessaire pour une convocation des Chambres.

Le mouvement en faveur de la révision du procès Dreyfus fait des progrès rapides.

En présence des récents évènements le comte Walsin Esterhazy reste interdit.

Au cours d'une interview, hier, il a exprimé son étonnement du fait qu'un rasoir ait été laissé en la possession du lieutenant-colonel Henry. La mort de Henry est regrettable, a-t-il dit, parce qu'il avait sans aucun doute d'autres révélations à faire. Le comte Esterhazy a l'intention de faire appel du décret qui l'a mis à la retraite.

—:o:—

Le retour du général Miles.

Presse Associée.

Washington, 1er septembre—Le général Miles est en route pour les Etats-Unis.

Il a quitté Ponce, île de Porto-Rico, ce soir, sur le transport Obdam. Il arrivera aux Etats-Unis lundi prochain.

L'annonce de son départ est contenue dans la dépêche suivante reçue par l'adjudant général Corbin :

Ponce, 1er septembre— Général Miles, état-major et neuf compagnies du deuxième Wisconsin partis à deux heures par transport Obdam.

WILSON,
Major Général.

Le général Wilson a, en outre, envoyé cette autre dépêche :

Ponce, 1er septembre.

Adjudant-général, à Washington.

Transport Chester parti à deux heures 30 avec général Schwan et son état-major, général Haines et son état-major, et quatrième de la Pennsylvanie.

WILSON,
Major-général.

Nouvelle de l'armée anglo-égyptienne.

Presse Associee—

Londres, 1er septembre, onze heures du soir—La réception, ce soir, d'une dépêche du Caire expliquant l'absence de nouvelles du Soudan, absence qui causait quelques inquiétudes au sujet de l'armée anglo-égyptienne s'avançant sur Ondurman, a produit un grand soulagement au département de la guerre à Londres.

Il parait que les communications télégraphiques sont interrompues à la suite des dommages causés aux fils par un ouragan près de l'île Nosey, a peu près à mi chemin entre Metemmeh et la sixième cataracte.

Peu de temps après l'arrivée de cette information la dépêche suivante de la Presse Associée envoyée de l'île Nosey, en date du 30 août, dépêche apportée du théâtre des opérations par un messager, a été reçue à Londres.

On a aperçu quelques ennemis ces jours derniers et la première escarmouche a eu lieu aujourd'hui, quand l'avant-garde de cavalerie a rencontré un corps nombreux de Derviches à un avant-poste près de Kerreri, à environ huit milles au nord d'Ondurman. L'ennemi a montré des dispositions à combattre.

L'escadron de Montmorency a vidé quelques selles des Derviches et trois canonnières se sont placées en face de la ville et ont bombardé la position de l'ennemi. Les pertes des Derviches n'ont pu être estimées, car ils se trouvaient dans une dépression de terrain, mais on a vu distinctement les troupes s'enfuir.

L'armée s'avance lentement, compacte, à raison de quatre milles par jour.

—o—

Craintes au sujet de l'armée de Sir Herbert Kitchener.

Presse Associée.

Londres, 1er septembre — Les Anglais commencent à craindre que l'armée égyptienne commandée par le Sirdar, ou général Sir Herbert Kitchener, n'ait subi le sort de l'armée de Hicks Pacha.

Les dernières nouvelles reçues ont été télégraphiées du théâtre de la guerre lundi soir. L'armée anglo-égyptienne se trouvait alors à trente-deux milles d'Ondurman, le camp des Derviches situé près de Khartoum, où se trouvait le Khalifat avec cent mille guerriers munis de canons de campagne.

Les forces du général Kitchener comprenaient 10,000 soldats anglais et 15,000 noirs égyptiens, les mieux équipés que le gouvernement ait jamais envoyés en campagne. Cette armée devait se tenir constamment en communication avec la base d'opérations par un télégraphe de campagne, de sorte qu'on craint que malgré leur supériorité morale et leur courage les forces anglo-égyptiennes n'aient été accablées par le nombre.

Les fonctionnaires du gouvernement expriment leur confiance dans le résultat de la bataille, mais en particulier ils ne cachent pas l'inquiétude que leur cause l'absence de nouvelles du théâtre de la guerre.

Les progrès économiques de l'Union Américaine.

Au moment où commence une nouvelle année commerciale, il est bon de jeter un coup d'œil sur celle qui vient de s'écouler, afin de mesurer l'espace parcouru durant les douze mois de l'année 1897-98, soit en avant, soit en arrière. Mettons de côté ce qui vient de se passer dans la politique internationale où il s'est produit une révolution radicale, tout à fait inattendue, et dont il est impossible de prévoir les conséquences.

Tenons-nous-en, pour le moment, à la question économique. Elle est elle-même pleine de graves enseignements, dont nous ferons bien de profiter.

Ici, nous n'entrons pas, comme dans la sphère politique, dans une ère nouvelle; mais la voie dans laquelle nous marchons, depuis un demi siècle, s'est singulièrement élargie, et l'on pourrait dire hardiment que nous courons droit à la conquête économique du vieux monde.

Ce qui frappe le plus dans la revue que nous avons publiée, hier, c'est l'excédent des exportations sur les importations—excédent qui ne date pas d'hier ; il ne fait que grossir, chaque année, davantage, depuis une vingtaine d'années. Nous sommes devenus, en quelque sorte, les fournisseurs, de l'Europe. Le ciel même, sous ce rapport, semble se déclarer en notre faveur. La Russie qui, d'ordinaire, est pour les contrées d'outre-Atlantique, un grenier d'abondance assez semblable à nos contrées de l'Ouest et du Nord-Ouest, est en pleine famine, cette année; elle est obligée d'avoir recours à nos produits.

Et le spectacle auquel nous fait assister, depuis nombre d'années, notre monde agricole, va se reproduire bientôt dans le monde industriel et manufacturier. Tout indique, en effet, que nous arriverons, assez prochainement, à vêtir une partie des populations européennes, comme déjà nous les nourrissons, depuis longtemps. L'avenir est donc pour nous plein d'encouragements et de promesses.

Pour atteindre au degré de prospérité que nous rêvons, nous n'avons pas de grands efforts à faire ; nous n'avons qu'à suivre avec constance, avec persévérance, la route que nous a tracée la nature, laquelle travaille pour nous plus que nous ne travaillons nous-mêmes.

A MADAGASCAR.

Extrait d'une interview du général Gallieni publiée par le «Journal»:

—Vous avez eu, mon général, à lutter contre l'influence anglaise.

Etait-elle aussi enracinée qu'on veut bien le dire?

—A un point extraordinaire. Nous avons fait une guerre anglaise: n'en doutez pas. Tenez, je vais vous en citer un exemple: A Ambatondrazaka, deux Français sont pris et, aussitôt, assassinés. Deux jours après, les fahavalos arrêtent un Anglais et le font prisonnier. Non seulement ils ne lui font aucun mal, mais, quarante-huit heures plus tard, le prisonnier faisait parvenir à deux de ses compatriotes qui habitaient Ambatondrazaka un billet à peu près ainsi conçu:

«Je suis prisonnier, mais je ne manque de rien. J'ai pu vous faire parvenir ce billet pour vous prévenir que le poste va être attaqué. Mettez sur votre porte, bien évidentes, des marques de notre nationalité: vous pouvez être sûrs qu'il ne vous sera rien fait.» Je dois dire, ajouta le général, que ces deux Anglais eurent la loyauté de porter le billet au commandant du poste, que le poste fut effectivement attaqué et les fahavalos reçus comme ils le méritaient. Mais vous voyez combien cette influence est peu niable et combien il était urgent de couper au plus court.»

—Est ce une question de religion?

—En grande partie. Il y a beaucoup plus de Malgaches protestants que de catholiques.

Bismarck Poète.

On découvre des aspects inattendus dans le chancelier de Fer. Il était superstitieux, il était même spirite. Voici qu'on nous apprend qu'il fut poète.

Un journal d'Outre-Mer nous donne l'échantillon suivant de la poésie du prince défunt. C'était en 1840 ; il envoya à un de ses amis, M. de Kleist-Retzovo, une tasse a café et les vers suivants:

Pas aussi noire que l'ébène
Mais brune comme de l'érable,
Je te souhaite gloire de ton pays —
Une vie douce comme du miel.

Si l'un de tes amis d'indiapose,
Si quelqu'un te met en colère
Ni certains ne savent que t'ennuyer,
C'est moi qui te consolerai.....

Cependant, si le café te soulage,
Ale l'courage de n'en prendre pas trop,
N'en bois jamais plus d'une tasse,
Et ne me sois pas infidèle....

Quand tu me trouveras trop grande
Pour ton tempérament, pour ta soif,
C'est que le moment sera venu
De chercher à te mettre en ménage....

Le temps du mariage avance,
Tes cheveux, lentement, grisonnent;
N'attends pas un jour de plus,
Si tu veux trouver une épouse.

Car ce serait un grand malheur
Si ta race, après toi s'éteignait!
A qui donc laisserais-tu ta fortune,
Ton nom et la place de député?

VON BISMARCK.

Le journal allemand avoue, du reste, que ces vers sont plutôt médiocres.

Echos et Nouvelles

Roumanie.

La récente visite du roi Carol au tsar Nicolas commence déjà à produire d'heureuses conséquences sur les relations respectives de la Roumanie et de la Russie.

La *Correspondance politique* de Vienne enregistre en effet la nouvelle suivante:

La "Société russe de navigation à vapeur sur le Danube et la mer Noire" a reçu la communication officielle que le gouvernement roumain a ordonné la suppression de toutes les instructions vexatoires relatives aux bâtiments de cette société, et que dorénavant les dispositions douanières seront les mêmes pour ces navires que pour ceux des autres sociétés de navigation à vapeur.

Turquie.

On télégraphie de Constantinople au *Standard* qu'aux termes d'un arrangement conclu entre la Banque ottomane et la Porte, la Banque fournira les fonds pour le paiement de l'arriéré de l'indemnité de guerre due à la Russie et acceptera comme garantie des traites sur l'administration des douanes et les banques agricoles.

Indes anglaises.

On annonce que depuis son apparition, il y a deux ans, la peste a causé plus de 100,000 décès ; mais ce chiffre est évidemment bien inférieur au chiffre réel, car un grand nombre de décès n'ont pas été constatés. Il y a eu plus de 2,000 décès à Bombay et 70,000 dans toute la présidence et dans le Sind; 2,000 décès ont été constatés dans le Pendjab, plus de 1,000 en Haïderabad. A Calcutta, il n'y a eu que cent cinquante victimes.

Dans la première quinzaine d'août, l'épidémie a fait 2,500 victimes.

Gambetta et le prince de Galles.

La récente maladie du prince de Galles et l'accident qui lui est arrivé ont fait questionner M. le docteur Lucas-Championnière par l'«Eclair». Ce chirurgien a donné au journaliste une consultation sur les opérations, leur utilité ou leur impossibilité et il a terminé ainsi:

A propos, vous avez vu la nouvelle, ou plutôt la dernière en date, des multiples versions sur la mort de Gambetta, qui vient de nous être donnée ce matin même par M. Ranc? Toujours la même antienne: il fallait «opérer» Gambetta, et on l'aurait sauvé! C'est ce que soutient, lui aussi, mon collègue Laborde. Mais sait-on s'il n'y avait pas une contre-indication à une opération? Il s'étaient là une demi-douzaine de chirurgiens et des plus qualifiés, autour du lit du blessé: pensez-vous que ce soit la seule appréhension de la responsabilité encourue qui ait paralysé leur décision? Il y a de cela, évidemment, et il est bien sûr que Gambetta a été plus mal soigné que le dernier de nos malades des hôpitaux. Pour une blessure insignifiante, en somme, on l'a parqué à la chambre, on l'a immobilisé, et la typhlite s'en est suivie.

J'eus l'occasion de voir Siredey, au lendemain de l'accident: Siredey était un des plus intimes amis, et le médecin de confiance de Gambetta.

—Ils veulent l'empêcher de sortir, me dit-il, pour un bobo. Il est perdu! Et de fait, croyez bien que c'est là, et non ailleurs, qu'il faut chercher la véritable cause de la mort de Gambetta. On ne l'a pas opéré parce qu'on ne pouvait pas. On ne devait pas l'opérer.

Je puis parler avec cette assurance en ce qui concerne Gambetta. Pour le prince de Galles je manque des moyens d'appréciation. Cependant ce que j'en soupçonne me donnerait à penser, qu'il vaudrait mieux pour le prince de Galles qu'il ne fût que son jardinier: il risquerait de se promener aujourd'hui dans son jardin, tandis que...

UN GRAND EFFORT MILITAIRE.

Aux dernières grandes manœuvres anglaises, la parade comprenait 53,000 hommes, 2,300 officiers, 9,000 chevaux et 280 canons, avec un service de 480 wagons. C'est le plus grand effort militaire qui ait été fait en Angleterre. A ce compte-là, il aurait fallu plus de 2,500 wagons pour pouvoir livrer la bataille de Waterloo. Evidemment les armées modernes ne sauraient se mouvoir avec l'agilité de la *Phalange macédonienne* où le soldat portait tout avec lui, à l'exemple du sage Bias. Ni la *Retraite des Dix-Mille* du pieux Xénophon, ni les *Commentaires de César* ne sauraient plus être des livres classiques à l'école du soldat. Cet immense déploiement d'impedimenta flatte les Anglais comme un signe de puissance et de force, et surtout comme l'occasion d'une bonne affaire, car la guerre ainsi conçue est un véritable *business* pour des milliers de fournisseurs de toutes sortes de choses. On avance ainsi sûrement et hygiéniquement, mais lentement, et Napoléon eut en le temps de revenir de Karthoum avant que l'armée anglaise ainsi outillée soit sortie de ses quartiers de plaisance.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie., de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Très joli programme, hier, au Parc Athlétique: d'abord, Miss Jeanne Franko, dont l'apparition est toujours saluée par les bravos de l'auditoire: et puis, l'ouverture de Guillaume Tell, que chacun sait par cœur, mais entend toujours avec un nouveau plaisir. Le reste du concert, à l'avenant.

West End.

"Poète et Paysan", de Suppe, a fait beaucoup d'effet, hier soir, au West End, avec l'ouverture de la Muette, d'Auber; ces deux morceaux ont été parfaitement exécutés et bruyamment applaudis, ainsi qu'un solo de cornet, par Herman Bellstedt.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une *médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.*

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes.* Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

gagna un escalier de service, arriva à une porte qu'elle ouvrit, et elle se trouva dans le jardin. Marmor, dans sa chambre, étendu sur son tapis, ne dormait pas.

Si doucement que la créole eût descendu l'escalier, il entendit le bruit de ses pas sur les marches et celui que fit la porte en s'ouvrant.

Aussitôt il se dressa debout et alla se placer devant la fenêtre, dont il écarta les rideaux.

La nuit sans lune, mais magnifiquement étoilée, avait cette clarté grise des belles nuits d'été.

Marmor vit Eléna passer comme une ombre à travers les massifs de verdure, puis sortir de la propriété par une petite porte pratiquée dans le mur de clôture, à l'usage des manœuvres que le chef jardinier occupait journellement.

Le nègre resta à la fenêtre, sans bougie, attendant le retour d'Eléna, qui ne rentra qu'au bout d'une longue demi-heure. Pendant cette attente, Marmor dut se livrer à de profondes réflections.

Pendant que la créole était allée à un rendez-vous, et que si c'était la première fois, ce n'était pas la dernière, il résolut de veiller et de faire bonne garde. Après les deux nuits suivantes il ne dormit guère. Allongé sur son tapis, l'oreille collée au parquet, à la manière des sauvages, il était attentif au moindre bruit. Mais ce fut seulement la troisième nuit qu'il entendit Eléna sortir de sa chrmbre. Il n'alla pas, cette fois, se placer à la fenêtre ; avec des précautions non moins grandes que celles prises par la jeune fille, il s'élança sur ses traces, la suivant à distance, et la vit rejoindre un homme qu'il ne connaissait pas et qui attendait dans l'avenue des pawlonias.

Tout en causant à voix basse, en discutant avec une certaine animation, les deux associés s'éloignèrent. Il avait ses idées, elle avait les siennes, chacun voulait avoir raison, et l'un cherchait à convaincre l'autre.

A un moment, Eléna s'arrêta.

—Nous sommes loin de la villa, dit-elle.

—Il n'est guère plus d'onze heures ; ne voulez-vous pas venir jusqu'à ma demeure?

Il lui montra une petite maison blanche, isolée, qui se trouvait au bas de la rapide montée conduisant à Sainte-Adresse.

—Non, répondit-elle, il est temps que je rentre, pas ce soir.

—Mais quand donc aurais-je le bonheur de vous recevoir chez moi?

Eléna resta un instant silencieuse, ayant l'air de réfléchir ; puis d'un ton résolu :

—Demain, dit-elle.

—Demain, est ce bien vrai?

—Oui.

—Alors, je vous attendrai à l'entrée de l'avenue?

—Oui.

Ils rebroussèrent chemin, marchant d'un bon pas, et quand ils furent dans l'avenue:

—Quittez moi, lui dit elle.

—Oh! pas avant de vous avoir embrassée.

Elle lui tendit ses joues.

Puis elle s'élança, en courant, vers la villa.

Marmor était rentré avant elle.

Ni Eléna ni de Migrane n'avaient aperçu le nègre et ne s'étaient doutés qu'ils étaient suivis presque pas à pas.

C'est que l'enfant de l'Afrique centrale n'avait pas oublié les moyens employés par les hommes de sa race pour dépister l'ennemi.

XIV

LES ALLIÉS.

Quelques jours avant le mariage, Jacques de Valmont s'était rendu au château de Mérelle, auprès de sa grand'mère. Cette fois, malgré ses soixante-seize ans et tous les chers souvenirs qui l'attachaient à sa vieille demeure, la comtesse de Valmont n'avait pas refusé de suivre à Paris son cher et bien-aimé petit-fils.

Enfin, il allait se marier! C'était une des dernières joies que la vieille dame avait espérées. Et par ce qu'elle savait déjà de Lydie Gresham, elle n'avait aucune appréhension au sujet du bonheur de Jacques.

Le jeune homme conduisit la vieille comtesse à l'hôtel de M. Gresham, où une belle chambre avait été mise à sa disposition. Cette chambre faisait partie de l'appartement destiné aux jeunes époux, car il avait été bien entendu que M. Gresham ne se séparerait pas de ses enfants et qu'il vivrait avec eux.

Jacques ne devait quitter son petit appartement de garçon qu'après la cérémonie du mariage à l'église, laquelle eut lieu le lendemain du mariage à la mairie.

La vieille comtesse paraissait rajeunie de quinze ans, et elle disait gaiement aux mariés:

—Entre vous, ma chère fille, et mon bon Jacques, je ne sens plus peser sur moi le poids des années. Allons, je vivrai assez longtemps encore, je l'espère, pour voir courir devant moi vos premiers enfants.

Jacques et Lydie ne devaient pas faire de voyage de noces ; mais on irait passer six semaines ou deux mois à Mérelle.

La comtesse avait donné des ordres pour que les appartements fussent préparés avec tout le confortable désirable et, sans en rien dire, elle se réservait, quand ses enfants et M. Gresham seraient installés, de les garder à Mérelle jusqu'à la fin de l'été.

Un matin, vers dix heures, Henri de Messain, le plus intime ami de Jacques, vint faire une visite à l'hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne. On voulait le retenir à déjeuner ; il s'excusa, disant qu'il était attendu chez sa mère.

Quand il se leva pour prendre congé, il demanda à Jacques de l'accompagner un instant. Ils sortirent ensemble, et après avoir fait une trentaine de pas dans l'avenue, de Messain sortit de sa poche un pli cacheté qu'il remit au comte étonné.

—Ma visite d'aujourd'hui, dit Henri, avait pour but de t'apporter ce billet de Mme de Gassie, qu'elle m'a remis ce matin. Pour des raisons que la baronne ne m'a pas fait connaitre, elle n'a pas cru devoir se présenter elle-même chez ton beau-père.

—C'est bien, dit Jacques, je te remercie.

Les deux amis se séparèrent.

—Qu'a-t-elle donc à m'apprendre? murmura le comte.

Il déchira l'envelodpe et lut ces quelques lignes:

"Il faut absolument que je vous parle aujourd'hui même. Pour ne pas vous obliger à venir à Meudon, je vous attendrai à deux heures et demie au parc Monceau, près de la grotte.

"Il s'agit de de Migrane."

Jacques glissa le billet dans la poche de côté de sa redingote et rentra à l'hôtel.

Après le déjeuner, le jeune homme se disposa à sortir, prétextant une visite à faire au ministère. M. Gresham voulait donner l'ordre de faire atteler.

—Non, c'est inutile, lui dit le comte, le quai d'Orsay n'est pas loin d'ici et il me sera agréable de descendre à pied les Champs-Elysées.

A deux heures dix minutes Jacques était au parc Monceau. Depuis un instant déjà, la jeune veuve attendait, assise sur un banc.

—Est-ce que je suis en retard! dit le comte.

—Non, il n'est pas encore l'heure indiquée, c'est moi qui suis en avance.

La baronne s'était levée et tous deux allèrent s'asseoir plus loin, dans un endroit écarté, au milieu de buissons verts.

—Je crois qu'ici nous pouvons causer sans qu'on vienne nous déranger.

—Est-ce que le misérable est à Paris? demanda Jacques.

—Il y est revenu, mais n'y est resté que trois jours.

—C'est un autre Juif errant, cet homme. Pensez-vous qu'il soit retourné en Océanie?

—Non, il est en France.

—Ah!

—Mais vous allez voir pourquoi je n'ai pas hésité à vous déranger dans un moment où vous êtes tout à votre jeune femme et à votre grand'mère. Je vous ai fait savoir à New-York que j'avais sous la main quelqu'un sur qui je pouvais compter pour surveiller notre homme lorsqu'il reviendrait à Paris. Mon agent se nomme Melliot, il a quarante ans, est marié et père de cinq enfants. C'est un très brave homme qui m'est, à présent, absolument dévoué ; du reste, il est intéressé à me servir fidèlement, attendu que ce que je lui donne mensuellement est le double de ses appointements à la Préfecture de police, indépendamment de la récompense que je lui ai promise quand je n'aurai plus besoin de ses services.

Melliot est un des bons agents attachés au service de la Sûreté, et il m'a été donné par le chef de la Sûreté lui-même, à qui j'avais été recommandée par le Ministre de l'Intérieur.

—Est-ce qu'il sait dans quel but vous lui faites surveiller de Migrane?

—Il sait seulement que de Migrane possède des papiers qui peuvent compromettre plusieurs personnes, causer d'irréparables malheurs, et que je veux à tout prix m'en emparer, afin de le mettre dans l'impossibilité de nuire.

(A continuer)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHŒa. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle